

LE MAUDIT DE LA BELLE ÉPOQUE

CATHERINE GUIGON

LE MAUDIT DE LA
BELLE ÉPOQUE

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-063426-7

© Éditions du Seuil, juin 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*En hommage à mon père, André,
dont la colère n'était pas vaine.*

PROLOGUE

Dur de mourir si jeune quand on était si riche

Le jour, obstinément, refusait de se lever. Des nuages poisseux s'agrippaient aux reliefs, gommaient l'horizon, escamotaient la masse du Canigou, les berges escarpées du Tech et les toits de tuiles du village d'Amélie-les-Bains, au fond de la vallée. Le vent soufflait par à-coups une bouillasse glaciale, mélange de neige et de pluie qui mordait au visage. Rien dans ce camaïeu grisâtre ne laissait prévoir la moindre éclaircie et ce vendredi 27 décembre 1895 s'annonçait comme l'une des pires journées d'un hiver déjà trop rigoureux pour le Vallespir, région pourtant réputée clémente des Pyrénées-Orientales.

Cette singularité climatique, aujourd'hui prise en défaut, était à l'origine de la construction, des années auparavant, d'un hôpital militaire sur la rive droite du torrent Mondony, un affluent du Tech. La douceur supposée de l'air, les bienfaits des eaux sulfureuses, connus ici depuis la conquête romaine, et une bonne dose de repos forcé prétendaient faire merveille sinon

sur la santé, du moins sur le moral des troupes. On y accédait par un vieux pont de pierre qui enjambait le ru, peu après la cascade d'Annibal.

L'établissement s'accrochait à la pente, plus austère qu'un couvent. Tout y respirait l'ordre, la discipline, la contrainte. Les bâtiments de brique enduits d'un crépi jaune sale dessinaient sans aucune fantaisie les trois côtés d'un rectangle. L'immeuble principal, tout en longueur, abritait trois cents lits alignés par travées de douze sur deux étages. Ils étaient réservés aux pioupious, aux bleu-sailles, aux sans-grades. Deux fois plus petits, le pavillon des officiers et celui de l'administration se regardaient dans une muette surveillance. L'ensemble délimitait une cour centrale dite d'honneur où quelques arbres émaciés faisaient de la figuration. Les thermes, piscines et baignoires, se situaient à l'arrière et la chapelle, érigée légèrement à l'écart sur la droite, dominait les jardins. Un mur de clôture, à l'aplomb de la route vers Céret et Perpignan, protégeait le monde extérieur des miasmes de la contagion.

La cloche, au faite de la petite église, sonnait le glas. Loin d'étouffer son bourdonnement funèbre, les brumes le répercutaient, éveillant l'écho des montagnes alentour. Des silhouettes emmitouflées, arc-boutées contre le froid, le vent, la pluie, convergeaient vers l'hôpital. La force des bourrasques interdisait toute conversation. Et pourtant, les mêmes mots paraissaient flotter de lèvres en lèvres, colportés par les averses, sifflant avec les rafales, incrédules, étonnés, étonnants : « C'est donc vrai qu'il

était malade ? Vrai que Max Lebaudy, le jeune soldat millionnaire, était malade ? Malade à ce point qu'il en est mort ? Mort comme un simple pauvre ? »

Des tréteaux, dressés dans la cour d'honneur, attendaient. Une soixantaine d'officiers valides, arborant vareuses et capotes gris de fer bleuté sur des pantalons garance, ainsi que des sous-officiers et des soldats, étaient réunis là, au garde-à-vous, bravant les intempéries. Personne ne s'était débiné tant Max avait réussi, au cours de ces brèves semaines passées en leur compagnie, à faire oublier sa richesse, son opulence pour laisser seulement le souvenir de sa gentillesse. Du coup, tous s'étaient cotisés pour acheter en sa mémoire une gerbe, dans laquelle le mimosa promettait d'éclore.

À 11 heures tapantes, huit infirmiers descendirent le cercueil – une bière des plus ordinaires, en bois blanc, de celles assemblées pour les soldats démunis qui meurent à l'hôpital. Elle fut immédiatement recouverte d'un drap noir sur lequel le maire d'Amélie-les-Bains, le Dr Paul Pujade, déposa à titre personnel un bouquet de roses fraîches. La famille du défunt, arrivée la veille de Paris, s'était pour sa part abstenue de toute dépense inconsidérée. « Ni fleurs ni couronnes », stipulaient d'ailleurs les faire-part, imprimés à la hâte.

Curieusement, ni madame Amicie Lebaudy née Piou, la mère, ni ses deux autres fils Jacques et Robert ou encore sa fille Jeanne et son gendre Edmond Gustav Frisch, comte de Fels, ne semblaient pressés de rejoindre

l'assemblée. Sitôt arrivés à l'hôpital, de bonne heure le matin même, ils avaient exigé d'être conduits à l'étage où le jeune conscrit avait agonisé et n'avaient pas réapparu depuis, enfermés dans la chambre du défunt, sans doute occupés à réunir, trier et méthodiquement fouiller ses effets : peu de vêtements, plusieurs lettres, de nombreux articles de presse, et peut-être des billets à ordre ou même un testament.

À l'extérieur, le médecin principal de 1^{re} classe Dumayne, colonel et chef de l'établissement, s'impatientait. Nerveux, agacé, il faisait les cent pas, mordillant sa moustache tandis que le vent soulevait les pans de sa capote de laine. Le maire battait également la semelle... N'y tenant plus soudain, l'échine gelée et les doigts gourds, l'édile se décida à bousculer les convenances et il accéléra le mouvement.

Paul Pujade se redressa. Il bomba le torse sous sa jaquette un peu trop ajustée et avança de trois pas. D'ordinaire, les discours ne l'impressionnaient guère. Fonction oblige : mariages, banquets, vins d'honneur, remises de décorations... Il savait manier le verbe, arrondir les angles, trouver le mot juste, la formule lénifiante, l'anecdote piquante ou drolatique. Pourtant, la situation présente l'intimidait. Il se sentait vulnérable, moralement atteint par la sévérité des lieux, la jeunesse du défunt disparu à la veille de ses vingt-trois ans, et plus encore peut-être par les pénibles circonstances de cette mort solitaire, au soir du 24 décembre, alors que les familles partout réunies se préparaient à célébrer

Noël et pour certaines à faire la fête – cette fête que Max aimait tellement...

Tandis que M. Pujade se laissait envahir par l'émotion, une poignée de journalistes aux aguets derrière lui contribuait à son malaise. L'instituteur-secrétaire de mairie, toujours au fait du moindre événement local, lui avait annoncé l'arrivée (entre autres) d'un reporter de *L'Éclair*, envoyé spécial « descendu essssprès » de la capitale, et celle d'un correspondant de l'agence Havas, dont les télégrammes une fois câblés seraient repris et publiés dans l'ensemble de la presse nationale. C'était beaucoup d'honneurs. Beaucoup trop.

Prononcer dans ces conditions, tête nue et en plein vent, l'éloge funèbre de Max Lebaudy n'était pas chose commode. Le disparu, simple soldat de seconde classe, n'était pas un anonyme, mais au contraire une figure haute en couleur de la vie parisienne, un noceur chou-chouté des nuits de chez Maxim's, un fêtard chansonné dans les cafés-concerts, un flambeur salué sur les champs de courses et partout reçu, y compris dans les meilleures familles, simplement parce qu'il se trouvait être à la tête d'une fortune considérable : vingt-sept millions de francs-or hérités de feu son père, Jules Lebaudy, un magnat de l'industrie enrichi dans le raffinage du sucre. À ce titre, Max – connu du Tout-Paris comme « le Petit Sucrier », sobriquet affectueusement moqueur associé à sa petite taille et à ses origines – était sans conteste un « gosse de riche ». Il en avait plus que largement manifesté les caprices et sa fâcheuse réputation d'« enfant

gâté » avait largement précédé son admission au sanatorium d'Amélie-les-Bains, le 17 novembre dernier. Ses extravagances avaient souvent fait rire ; parfois choqué ; on s'en était surtout beaucoup gaussé. Mais évoquer à présent les frasques passées, les foucades, les excentricités, en un mot la prodigalité du défunt serait grossier, malséant, trivial en pareilles circonstances... M. le Maire ne pouvait s'y résoudre surtout devant sa fiancée, Mlle Marsy, une si belle personne, une actrice au grand cœur qui avait abandonné la Comédie-Française, le monde et le demi-monde pour rejoindre Max souffrant, le choyer, l'assister, l'accompagner jusqu'à son dernier souffle !

Du regard, Paul Pujade chercha la jeune femme. Elle se tenait à l'écart, fluette dans un long manteau noir, les épaules voûtées, la tête basse, tout entière recroquevillée sur son chagrin. Une épaisse voilette dissimulait ses paupières rougies et, d'une main crispée sur ses lèvres, elle étouffait des sanglots dans un mouchoir en batiste. Au passage, le maire nota que la famille Lebaudy au complet avait enfin pris place devant le cercueil. Les deux fils, aussi bruns que Max était blond, encadraient leur mère. Replète, massive, lourde de taille, Amicie ne s'était pas mise en frais de toilette, engoncée dans une douillette sombre de forme kimono, autrement dit parfaitement informe. Sa fille, en revanche, s'affichait en tenue de grand deuil, aussi chichiteuse qu'inappropriée face aux aléas de la météo. Elle se cramponnait, à demi défaillante, au bras de son époux qui, pour sa part, se

tenait planté droit, raide comme la justice. Tous avaient le menton haut, les yeux secs, l'air accablé non par le chagrin mais par l'ennui d'avoir à camper là, immobiles dans le froid.

« Madame... Pardon, mesdames... Messieurs... Mes chers amis... » Le Dr Pujade réalisa ce qu'il y avait de bêtise à proclamer la mort de Max Lebaudy alors que nul ne l'ignorait. Et que dire de cette mort ? Comment qualifier ce mal mystérieux, peut-être imaginaire, qui avait néanmoins emporté le Petit Sucrier ? Cette maladie, une contagion, une infection, la cause probable du décès, constituait déjà un sujet brûlant, épineux, polémique... Promis, murmurait-on, à faire des vagues en haut lieu, et même jusqu'en très haut lieu.

Pour avoir à plusieurs reprises rencontré le conscrit, enrôlé depuis un an déjà sous les drapeaux au titre du service militaire, le notable avait eu l'occasion de remarquer les fines gouttelettes de sueur qui mouillaient facilement son front et perlaient sur sa lèvre supérieure. Ne cachaient-elles pas un mal rampant, une fièvre opiniâtre qu'une vilaine toux accompagnait parfois ? Mais comment exprimer ces soupçons et surtout s'opposer aux conclusions officielles émises par le médecin-chef Dumayne ? Pourquoi tenter le diable, braver l'autorité militaire et se mettre à dos l'institution la plus rentable de la ville ?

« Mesdames... Messieurs... Veuillez vous incliner devant le corps du sieur Lebaudy, Max-Philippe, soldat au 3^e escadron du train des équipages militaires,

matricule numéro 2 404, né à Paris, 8^e arrondissement, le 19 janvier 1873, célibataire, mort brutalement le 24 décembre 1895 à 8 heures du soir dans l'hôpital de notre ville par suite de la fièvre typhoïde, une forme ataxo-adynamique, la plus sournoise... »

Le maire s'arrêta, accablé de s'entendre ânonner l'acte de décès qu'il avait rédigé et signé sous la dictée, la veille, pour remplir les registres de l'état civil... Reprenant sa respiration, inspiré soudain et n'écoulant plus que son cœur, il sortit de son rôle compassé et s'exclama, la gorge serrée : « Pauvre petit Max... C'est vraiment dur de mourir si jeune quand on était si riche ! »

Un clairon ponctua cette oraison de trois notes déchirantes.

Lentement, le transfert du corps vers la chapelle s'organisa. Cercueil en tête, la famille derrière et la troupe bien ordonnée qui fermait la marche. Des villageois curieux, en petits groupes clairsemés dans l'allée conduisant à l'église, se découvraient et les femmes se signaient au passage du cortège. Max Lebaudy était populaire à Amélie-les-Bains. Beaucoup se souvenaient de l'avoir croisé sur le quai en bordure du Tech, sa promenade favorite. Au début, le jeune homme l'arpentait au bras de son amie ; puis il s'y montra en landau ; ensuite, on cessa de le voir... Mais sa personne n'en continuait pas moins d'alimenter les conversations. On racontait qu'il avait offert une coquette somme à la

mairie pour réparer la piste de vélocipède. Certains croyaient même l'avoir vu pédaler en compétition avec un champion du cru. On disait aussi qu'il avait doublé la mise pour soulager la misère des pauvres de la commune. Et encore qu'il avait donné beaucoup, mais beaucoup d'argent pour venir en aide aux rescapés de la calamiteuse expédition de Madagascar. Ces soldats, débarqués à bout de forces à Marseille, étaient ensuite expédiés à Amélie-les-Bains où ils arrivaient exsangues, scrofuleux, amaigris, les boyaux ravagés par la dysenterie, les fièvres, la typhoïde !

Allongé le pas, le Dr Pujade rattrapa le médecin en chef Dumayne. Celui-ci cheminait la tête basse, les mains croisées derrière le dos.

« Avez-vous fini de rédiger votre rapport ? s'enquit le maire.

– Pas encore. L'affaire est des plus délicates. Il est probable qu'elle remontera jusqu'au ministère de la Guerre.

– Entre nous, cher confrère, vous n'ignorez pas que Max Lebaudy souffrait de graves difficultés respiratoires, une bronchite chronique, la phtisie peut-être... Il aurait dû être réformé depuis belle lurette.

– Pardonnez-moi, cher confrère, mais avez-vous eu l'occasion d'ausculter le patient ? Non, assurément... Alors, croyez-moi : la fièvre typhoïde a trouvé dans ce jeune homme, prématurément fatigué par la débauche de son existence antérieure, un sujet sans aucune résistance. Je dirai même une proie de choix... Sans

compter qu'il avait apporté ce mauvais germe avec lui... Vous pensez bien que j'ai pris soin qu'il ne soit jamais – oh non, jamais! – au contact des contagieux. Trois salles au moins les séparaient. J'y ai personnellement veillé, croyez-moi... Allez, docteur, ne cherchez pas plus loin. Inutile de vous raconter des histoires. La cause est entendue. »

Paul Pujade allait se le tenir pour dit lorsqu'il avisa Marie-Louise Marsy en étroite conversation avec un soldat d'un certain âge, haute stature, moustache poivre et sel, képi rouge sur une tignasse encore abondante et brodequins aux pieds.

« Encore une question, colonel Dumayne. Vous connaissez cet homme ? Celui qui discute avec...

– Lui ? C'est M. Thierry. Un brave type, un des nôtres. Ancien combattant. Blessé à Sedan, me semble-t-il. Il était ici en cure quand Max est arrivé. Tous les deux se connaissaient d'avant et ils se sont retrouvés. M. Thierry avait travaillé comme teinturier, majordome ou je ne sais quoi chez Lebaudy, dans la propriété qu'il possédait à Maisons-Laffitte. Le vieux a pris Max en affection et, vers la fin, il ne l'a plus quitté. J'ai autorisé qu'on lui installe un lit de camp dans la chambre. Il a veillé sur lui toutes les nuits et chaque fois aussi que Mlle Marsy devait prendre un peu de repos. On m'a rapporté qu'il a aidé à la mise en bière et il aurait même donné son manteau militaire pour envelopper le corps. »

La jeune femme avait saisi les mains de l'homme entre les siennes, gantées de noir, et elle s'efforçait d'y

glisser un objet – une bourse en cuir, sans doute garnie de napoléons. L'autre s'en défendait.

« Non, mademoiselle, non. Pas de ça entre nous... »

Le vent colportait les propos du briscard.

« Il m'a donné tellement plus, mademoiselle... Beaucoup plus en tout cas que tout l'or du monde. Du travail pendant longtemps et son amitié ces derniers jours, la sincérité de son cœur... Des trésors, mademoiselle... Alors, l'argent, vous savez... »

Sans autre raison, le maire d'Amélie-les-Bains se sentit mieux. Il sourit, ragaillard.

Les proches avaient pris place dans le chœur de l'église. Là, l'aumônier militaire, enveloppé par les fumées d'encens, mena tambour battant son office. Aucune effusion, pas la moindre compassion, encore moins un mot de travers... Le prêtre récita les prières, débita les oraisons, distribua la communion et nettoya les burettes sacrées. Puis il se retourna et fit face à son auditoire. Les bras en croix, mains levées et yeux mi-clos, il annonça : « *Ite missa est.* » Son travail s'achevait. Chacun bénit alors le cercueil à larges coups de goupillon et la famille se posta sur le perron, devant l'entrée, pour recevoir les condoléances des rares personnes présentes à l'office. Quelques larmes et sanglots plus tard, Mme Lebaudy perdit à moitié connaissance, suscitant un brouhaha, et ce malaise sans gravité précipita la fin de la cérémonie. À midi, tout était achevé.

Le corps de Max, lui, allait encore séjourner un moment dans la chapelle, le temps d'apporter une autre bière plus solide, en chêne verni celle-ci, et d'y installer la dépouille. Le cercueil une fois plombé serait ensuite transporté en gare de Perpignan d'où il partirait, de bonne heure le lendemain matin, pour Paris. Rendu là-bas, il serait transféré au cimetière du Père-Lachaise et inhumé dans le caveau familial.

Sans plus attendre pourtant, le Tout-Paris bruissait, épilguait, ragotait !

La capitale s'était emparée de la mort du Petit Sucrier avant même le retour du cadavre. Sa disparition faisait les gros titres des journaux, les gazettes lui consacraient cinq colonnes à la une et parmi les éditorialistes de renom, Henri Rochefort, à la tête de *L'Intransigeant*, dénonçait crûment le sort réservé à Max, le « pauvre millionnaire » !

« On savait depuis longtemps que la fortune ne fait pas le bonheur. On ignorait qu'elle pût arriver à creuser des tombes... » s'indignait-il.

Dans l'exercice cependant, l'éminent journaliste du *Figaro* Gaston Calmette tenait la vedette, plus subtil, plus perspicace que ses confrères. Son article, lucide et d'une grande psychologie, décortiquait l'enchaînement redoutable des événements et celui non moins fâcheux des incuries, des lâchetés, des méchancetés qui avaient conduit à cette fatale issue. Il dénonçait les méprises et levait le voile sur l'inexorable engrenage du destin. Un destin tragique, qui pesait depuis sa naissance ou

LE MAUDIT DE LA BELLE ÉPOQUE

presque sur Max Lebaudy, « fils trop étourdi de parents trop économes », ironisait le journaliste, avant de lui rendre un hommage empreint d'une tendresse contenue : « Très petit, très calme, très doux, très généreux, il s'imaginait dans sa naïveté qu'il était plus fort que ces aventuriers que sa fortune aguichait [...]. Sa vie, sa disparition prouvent désormais l'inanité de la richesse [...]. »

Et de remonter, avec une rare subtilité, aux origines du drame : « Quelle est la mère qui souhaiterait l'imprudent amoncellement d'or sous lequel cet enfant est mort à vingt-deux ans, écrasé, époumoné, discuté, désillusionné, exploité, vidé ? »

RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC (16)
IMPRESSION : CPI FIRMIN DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : JUIN 2013. N° 63426 (00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE

